

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.

Pour l'Etranger :
Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

La République des Assassins

Les catholiques fêlent « tous les saints », c'est-à-dire tous les morts. A tous les assassins par l'autorité, le drapeau des lignes, justiciers de l'Etat moderne, dont Georges Clemenceau a dit jadis : « l'Etat, il a une histoire, elle est toute de sang. » (1).

République bourgeoise, a-t-on dit. Qu'est-ce qu'un bourgeois ? Joseph Prud'homme est idiot ; Bouvard ou Pécuchet médiocres ; Triboulet Bonhomme féroce. Le gouvernement de la République est une synthèse ; et tout naturellement, sans effort, ses dirigeants pratiquent l'assassinat « comme l'un des Beaux-Arts ».

Ils ont beaucoup tué depuis cinq ans, pour la Patrie. Mais, chose étrange, ils n'en veulent point accepter la responsabilité. On a parlé de « guerre du Droit », quelle affreuse blague, la raison de la guerre du Droit, c'est le service obligatoire. Jadis, les mercenaires n'avaient pas besoin du Droit. Tuer était un bon métier alors. Cela avait une sorte de noblesse indépendante. La force se suffisait à elle-même. Maintenant l'Etat laïque mobilise ses fonctionnaires meurtriers : les citoyens reçoivent au métier dur et mal rétribué ; il faut une morale. C'est la guerre du Droit. Guerre à la guerre : « Batez-vous pour ne plus vous battre ». Et le troupeau des fonctionnaires-soldats assassins avec la logique de Gribouille ou du Père Ubu.

Dernièrement, Painlevé a tenu à démontrer aux assassins professionnels ébahis, qu'un homme en redingote pouvait diriger le meurtre aussi bien qu'un homme en uniforme. Rendons-lui justice, sa démonstration a été éclatante. Nous avons appris que les parlementaires pouvaient regarder des hommes mourir du haut d'un observatoire, tout comme un général. Nous avons appris aussi que Nivelle avait gâché le « matériel humain » : 34.000 morts. Le ministre publiquement le mensonge de l'Etat-Major, on en eut 15.000.

D'après cela, nul ne s'irrite, le passé est mort avec les morts. Quand on vient de mourir, c'est pour longtemps, ils ne viendront pas vous tirer par les pieds, les 20.000 « disparus », et nul vivant n'ose vous prendre à la gorge, ministres, députés, généraux, assassins.

An fait, Anatole France n'a-t-il pas dit : « Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent » ? ...

Ce peuple qui a subi la guerre extrême se sent épuisé dans les meetings. On acclame la Révolution russe. On chante l'Internationale retentit. Pour peu que nos potentats de la finance le veulent, demain on dansera le tango en l'honneur de Lénine. Il n'en crévera pas un petit enfant russe de moins : Plaudite cives.

Pendant ce temps, les grands quotidiens continuent la publication des « atrocités bolchevistes ».

Emus, Barbusse et ses amis protestent, accusent. Ils accusent les dirigeants alliés du meurtre d'un peuple. Très bien. Mais comment s'étonner que ceux qui ont assassiné tant de Français puissent affamer les Russes ? L'acte d'accusation de Barbusse est incomplet, il omet l'essentiel : la guerre.

Tout est né de la guerre : cherté de la vie durant cinq ans, des millions d'hommes ont gâché sans produire. Révolution russe : la misère, l'or anglais, l'or allemand et la colère des foules ont jeté bas le Tsarisme, porté les maximalistes au pouvoir, et déterminé le blocus affameur. Révolution allemande : contagion slave, colère de la défaite, famine aussi, et voici le trône qui s'écroule. La guerre, torrent de sang, de boue et de larmes, n'est pas finie, son horreur coulera longtemps encore. Pour juger ses conséquences, il faut connaître les causes. Avant d'accuser d'assassinat ceux qui affament le peuple russe, décimé par la guerre, il faut accuser les auteurs de la guerre. Le réquisitoire serait long. On peut le résumer. Voici :

J'accuse les politiciens républicains, fauteurs de la monstrueuse alliance franco-tsariste, usuriers du panslavisme dont ils furent les complices, solidaires des assassins de Belgrade et de Serajevo, éminences grises des menées balkaniques, entrepreneurs intéressés à 5 % de tous les impérialismes, cerveaux fumeux farcis de l'idée de revanche, Démocrautes sans courage, Machiavels sans gêne, politiciens ignares, qui, depuis Gambetta et après le gâcheur Ribot,

père de l'alliance franco-russe, se sont succédés au pouvoir, et à la direction des « Affaires qui leur sont étrangères ».

J'accuse les auteurs de l'Entente Cordiale, politiciens aussi, vendus à l'Angleterre, qu'ils soient le Clemenceau de Cornélius Hertz ou le Delcassé de Mlle de Montebello, lèche-bottes de la cavalerie de Saint-Georges, étranges patriotes qui ont fait de leur patrie une province de l'empire britannique, et de leurs compatriotes les soldats de l'empereur des Indes.

J'accuse Raymond Poincaré, président de la République des forbans, avocat d'affaires, figure représentative de ce régime abject, signataire du décret de mobilisation, assassin du peuple français, tout comme Nicolas II fut assassin du peuple russe, Guillaume II du peuple allemand et tous les rois ou présidents assassins de leurs peuples.

Il y en a d'autres, la liste serait longue, il y a Millerand, l'homme des traités militaires, avocat de la Magg-Kub. Il y a le sinistre gnome Delcassé, il y a le flasque Aristide et le loquace Viviani, l'homme qui étendait les étoiles, allume l'incendie et recule de 10 kilomètres ; il y a le petit Barthou avec les 200.000 imbéciles qui suivaient la charogne de Déroulède ; il y a tous les députés votards de crédits de guerre, complètes du crime, il y a les généraux, les officiers et les soldats ; il y a vous enfin, braves ouvriers, braves paysans qui avez fait la guerre, vous qui avez tourné des obus, vous femmes qui avez couru des capotes. Du haut en bas, tous plus ou moins, sauf quelques individualités exceptionnelles : Savigny ou Lecoq, nous sommes tous coupables, proportionnellement à nos moyens : le monde est peuplé d'assassins.

Il y a évidemment des degrés dans la culpabilité. Poincaré a horreur du sang, il reste au pavillon, cependant qu'Alphonse XIII abat à Rambouillet 253 faisans ou perdreaux ; cependant Poincaré versa plus de sang qu'un nettoyeur de tranchées. Si une improbable aurore de justice se levait par hasard, il ne faudrait pas oublier cette vérité essentielle.

Je ne crois pas à la justice par le meurtre, et si nous accusons d'assassinat nos maîtres, ne désirons rien autre pour eux que l'impossibilité de nuire ; pour le reste, notre mépris suffit.

Votez leur justice : Autrefois, c'était la guillotine. Cela mena aux canons de Napoléon. Depuis, ce fut le bague pour les anarchistes, la prison pour les militants et la guerre comme couronnement. Ces derniers temps, leur justice a conduit au poteau ceux qu'ils appellent des traîtres. Leur justice, c'est la chaise ou ce paquet de chair humaine qui s'appela Pierre Lenoir fut mitraillé à neuf mètres par douze esclaves armés. C'est laid, stupide et sale. Nous ne voulons pas de cette justice.

D'ailleurs, les bourgeois sont des imbéciles, les traîtres ne sont pas là où on pense. Si j'étais patriote, je ne pourrais cependant pas nier que la victoire à la Pyrrhus (Clemenceau disait) soit l'œuvre de nos dirigeants. Ne sont-ils pas les vrais traîtres, ceux qui ont amené le pays à cette situation ? Voilà quarante ans que Clemenceau est venu à l'Angleterre, du moins des bourgeois l'ont dit, nous avons battu les Allemands et le franc vaut 69 centimes à Londres. Singulier marché. Qu'en pensent les possesseurs de francs ? Clemenceau n'est-il pas un traître ?

Quant à Lenoir, il aimait trop la France, il tenait en de son père, qui distribuait les fonds franco-russes ; l'Angleterre lui a été reconnaissante, tout est pour le mieux. La veuve Lenoir dément, paraît-il, bien des petits papiers. Quelques uns concernent la famille Clemenceau. Peut-être pour se venger, les publiera-t-elle un jour ! Poincaré ne l'ignorait pas. Peut-être aussi faut-il chercher dans l'orgueil haineux des deux présidents, la raison de cette pitoyable exécution. Mais que nous importe tout cela, cette chaise et ce poteau forment un symbole : la bourgeoisie aboutit là où fatalement elle doit aboutir. Encore un peu de temps, et c'est une chaise percée qu'il faudra près du poteau pour soutenir les derniers moments de la République des assassins.

GENOLD.

(1) Discours au Sénat, 17 novembre 1903.

HAUT & COURT !

(Rondeau Internal)

Veu-tu que le retour des guerres
Soit impossible à tout jamais ?
Veu-tu qu'enfin sur cette terre
Tous les humains vivent en paix ?
Il nous faut raser les casernes !
Démolir tous les arsenaux !
Et pendre tous les généraux,
Assassins du Peuple aux lanternes !

Veu-tu que le taux de la vie
Revienne comme aux temps meilleurs ?
Veu-tu que la folle servitude
Ne soit plus le lot des voleurs ?
Nécessaire plus les balivernes
Des députés pervers !
Et pendons tous les mercenaires,
Gens voleurs du Peuple, aux lanternes !

O Peuple ! veu-tu des usines
Ne plus enrichir l'exploiteur ?
Des mores ! veu-tu que les machines
N'appartiennent qu'aux travailleurs ?
Viens donc, à toi qui te promènes !
Détruis-nous des ateliers
Et pendons tous, jusqu'au dernier,
Les capitalistes aux lanternes !

Paysan, veu-tu que ton rêve
Se réalise un jour prochain ?
Veu-tu que la moisson qui lève
Demain profite à ton prochain ?
Alors, quittons nos airs paternels,
Devenons des hommes nouveaux !
Pendons ces messieurs des châteaux,
Alfameurs du Peuple, aux lanternes !

O foule ! veu-tu ne plus être
Victime des politiciens ?
Et disparaître le prétre ?
Celui qui prêche la charité ?
Toi que, depuis longtemps on berne
En prédisant des jours meilleurs !
Viens ! et pendons tous ces menteurs,
Voleurs et vendeurs aux lanternes !

Louis LOREAL.

UN COIN DU VOILE

Pendant qu'électeurs et candidats disputent de zézaine façon, quelques hommes s'agitent, un peu partout, à faire la lumière sur la guerre. Le résultat de ces recherches sérieuses, selon la méthode expérimentale, sur les responsabilités de la guerre, ne fait nul doute. Il ne fera que confirmer ce que nous avons toujours dit : Tous les gouvernements sont également responsables de la guerre.

A cet espoir fallacieux se rattachent les derniers éléments pacifistes. Ce mensonge permet au gouvernement de parler de suite à toute tentative insurrectionnelle. Si une protestation quelconque était élevée contre la mobilisation, elle n'aurait que pour résultat de rendre plus évidente la culpabilité de la guerre.

Le gouvernement français, conscient de la puissance de son mensonge, a fait afficher sur les murs le 2 août 1914 : « La mobilisation n'est pas la guerre. » Mais M. Denatral nous apprend dans *Clarité* que : « Lors de la conclusion de l'alliance franco-russe, comme il s'agissait de l'article 2 de la Convention militaire aux termes duquel les deux puissances s'engageaient à mobiliser immédiatement si une des puissances de la Triple-Alliance mobilisait, le général de Bénédictis, négociateur français, dit cette remarque au Tsar : « La mobilisation, c'est la déclaration de guerre. »

C'est bien ainsi que je l'entends, répondit celui-ci, (livre jaune sur l'alliance franco-russe numéro 41).

Les gens avertis ne s'y trompent pas. Le 30 juillet 1914, le colonel Repington écrivait dans le *Times* : « Ce sera un miracle si, des que la mobilisation générale russe sera annoncée, l'Europe entière ne prend pas feu. »

Ce point établi, l'étude de M. Denatral se poursuit en montrant successivement par la citation des différents livres diplomatiques que les gouvernements alliés sont entrés dans la guerre pour écraser le concurrent allemand, lequel menaçait de conquérir l'égémonie économique mondiale sans tirer un coup de fusil.

La mort d'Armand Beure

Les feuilles tombent, les bons s'en vont. Notre collaborateur Armand Beure est mort. Mort, sans avoir vu le Grand Soir pour lequel il œuvra toute sa vie.

Anarchiste de vieille date, il fut en butte aux persécutions des conjurés souteneurs de l'injustice qui l'arrêtaient sous un prétexte de droit commun. Ce qui permit à notre ancien collègue Grave de vouloir l'exécution de la solidarité des camarades. Un non-complément juges, journalistes et politiciens. Il fallut reconnaître l'intégrité de A. Beure.

Fondateur et rédacteur du journal local *l'Odre*, il fit à Limoges un travail profond de propagande par l'écrit et la parole. Sa brochure *Arguments anarchistes* est une des meilleures de notre bibliothèque.

Vrai la guerre, il demeura ferme dans ses convictions et assista douloureusement aux remaniements écumants des jusqu'aboutistes anarchistes.

Il se trouva bien, je l'espère, un camarade de Limoges pour nous donner une nécrologie moins brève, sur l'œuvre de bon camarade, de ce bon militant, de ce bon père qui ne laisse derrière lui qu'une lueur et regrets. « Il repose maintenant au ciel et nous pouvons aspirer les précieuses paroles qu'il nous a laissées. » Je ne puis vous exprimer le navrement, dit-elle, que nous ressentons de cette perte terrible. Mon pauvre cher papa ! IL ETAIT SI BON, Monsieur, et c'est pour nous assurément le bien-être qu'il s'est tant et tant sur « mané ! »

Que puis-je ajouter à ce cri du cœur : « Il était si bon, Monsieur ! » C'est parce que nous aimons la Bonté, la Justice, que nous sommes anarchistes. A. Beure est mort sur la brèche, ses derniers articles en font foi. Ramassons le flambeau qu'il laisse tomber. Continuons pour l'anarchie !

J. OUVIN.

A NOS LECTEURS
Réclamez, avec ce numéro, chez nos dépositaires, chez les marchands de journaux, dans les kiosques, notre Numéro Spécial sur les élections, avec affiche en couleur.

PROPOS ANTIPARLEMENTAIRES

CHAPITRE I^{er}

Bloc National. — L'Unité règne, l'action française ne marche pas, la Démocratie Nouvelle ne marche pas, le Comité Mascaraud ne marche pas.

Daudet, Lysis, Mascaraud sont des vendus.

CHAPITRE II

Parti Radical. — L'Unité règne, l'action française ne marche pas, l'Union démocratique ne marche pas, le Comité Mascaraud ne marche pas.

Daudet, Lysis, Mascaraud sont des vendus.

CHAPITRE III

Parti Socialiste unifié (2). — L'Unité règne, l'action française ne marche pas, l'Union démocratique ne marche pas, le Comité Mascaraud ne marche pas.

Daudet, Lysis, Mascaraud sont des vendus.

Leurs amis, les socialistes, ont dit : « L'Unité règne, l'action française ne marche pas, l'Union démocratique ne marche pas, le Comité Mascaraud ne marche pas. »

Daudet, Lysis, Mascaraud sont des vendus.

Je n'ai pas continué ainsi en les classant par chapitre, citer tous les partis, et démontrer, ainsi, que le « oui » de l'Unité était le seul qui réalisait l'enthousiasme.

« L'Unité », ça continue, mais mon concierger (qui entre parenthèses est un charmant garçon parce que bon Français) n'a pas le temps de le cracher.

« Ah ! mon cher Monsieur ! me dit-il, je ne comprends absolument rien à la R. P. »

« Je vous ai bégayé raison ! »

« Je vous en conjure ! Expliquez-moi. »

« Sincèrement je vous assure que je n'y entends rien ! »

« Mais alors ? »

« Et d'ailleurs je ne suis pas seul, de nombreux députés sortants se trouvent dans notre cas. »

« Je le croirais ! »

« J'essaierai de lui expliquer tant bien que mal ce que j'avais réussi à apprendre de la nouvelle loi. »

« Je crains déjà de ce que mon concierger perdra l'usage du cordon à la suite des explications plus ou moins nettes que je lui fournirais. »

« Ensuite je lui expliquais : »

« L'Unité ! monsieur ! voilà ce que nous devons réaliser au sein de notre Parti pour combattre le Parti adverse. »

« L'Unité ! elle sera elle existera et persistera en dépit des querelles défilantes. L'Unité, c'est, prenez une liste, figurez-vous quelle comprend dix candidats, il y a une défection, il reste donc un candidat. Eh bien ! l'Unité existe ! »

« Je devenais aphone, j'avais senti jusqu'à mon pauvre intelligence je brandissais le poing au-dessus de la tête de mon concierger. Et je continuais : »

« Oui ! monsieur ! L'Unité ! EU... m... t... j'allais m'évanouir, mais mon portier me tendit un verre d'eau et me frappant sur l'épaule déclara : »

« Vous perdez votre temps, mon cher ! Je n'ai pas le droit de voter ! »

OSBECK

Nos Munitions, pour l'Alton Antiparlementaire

AFFICHES. — 10.000 N° 42 A ont été tirés en supplément pour faire face aux demandes des camarades.

« Nous tenons ces exemplaires à la disposition des militants au prix de 5 francs le cent. »

BROCHURES. — La Grève des Electeurs, l'Absurdité de la Politique. — Electeur, écoute ! — Pour ne pas voter. — Quatre séries de brochures tirées chacune à 20.000 sont désormais à la disposition des groupes et militants au prix de 2 fr. 75 le cent, 25 fr. le mille.

PAPILLONS. — 1.200.000 papillons gommés vont pouvoir prendre leur vol.

Nous les laissons au prix de 0 fr. 30 le cent, 2 fr. 75 le mille.

TRACTS. — Il nous reste quelques milliers de tracts du LIBERTAIRE, plus que jamais d'actualité. 1 franc le cent, 9 francs le mille, franco.

Camarades, n'attendez pas le dernier moment pour faire vos commandes.

Adressez-vous, pour les commandes, au camarade Bidault, 69, boulevard de Belleville, Paris (11).

Après leur Amnistie

On sort d'ordinaire d'une prison avec joie, tout à l'ivresse de la liberté retrouvée. Mais c'est avec des sentiments de tristesse et de dégoût — et non sans quelque honte — que j'ai franchi les portes de Clairvaux.

Triste sortie : un camarade d'emprisonnement, un compagnon de propagande du *Libertaire* livré aux mains des gendarmes pour des répressions féroces de la justice militaire, une femme en larmes. C'était cela l'application de leur loi d'amnistie.

C'était cela. Et c'était aussi notre admirable Lecoq resté aux mains des chouchous d'Albertville. C'était le révolté Cottin, c'était le manifestant Maurice Albert conservé aux horreurs, à l'agonie lente de la maison de réclusion.

Derrière moi, derrière la porte que j'avais franchie, c'étaient les quinze cents détenus de Clairvaux, quinze cents condamnés militaires. Ils avaient tant espéré de cette amnistie dont on parlait depuis si longtemps, ils l'avaient si impatientement attendue. Et maintenant, combien allait leur être la déception. Et les autres, tous les autres, tous ceux qui allaient continuer de souffrir dans les bagnes abominables.

Triste libération. On se tentait humilié vraiment d'être si peu nombreux à sortir, comme si l'on bénéficiait d'une fraude et d'un passe-droit. Pourquoi nous et pas ces autres ? Après tout, qu'avaient-ils fait, ces déserteurs, ces insoumis, que l'on garde aux gendarmes, que de conformer leur conduite aux principes, aux sentiments que nous avions de notre mieux exprimés ?

Et puis, ce sentiment qu'il y avait tout de même quelque chose de mérité dans cette humiliation. Oui, c'était vrai, nous n'avions pas fait assez, nos protestations contre la guerre avaient été trop molles, trop rares. Nous avions fait si peu de ce qu'il aurait fallu faire. Mais ceux qui s'étaient révoltés vraiment, ceux qui avaient refusé leur chair aux besoins de la guerre, ceux qui se sont évadés des armées et de la guerre, ceux-là sont indignes de pardon. C'est que les dirigeants pensent avec terreur à ce qui serait survenu si l'exemple de ces réfractaires avait été suivi.

Et ne dites pas que la guerre est finie, qu'il n'y a plus besoin de maintenir l'obéissance par des moyens féroces. La guerre est terminée officiellement sur le front allemand, elle se continue non officiellement sur le front de Russie... en attendant mieux. Et tout ne va pas pour le mieux à l'intérieur de la France victorieuse. On a plus que jamais besoin d'une armée obéissante contre les ennemis de l'extérieur — et contre ceux de l'intérieur.

Et voilà expliquée leur loi d'amnistie que nous trouvons dérisoire parce que nous ne comprenons pas la pensée de ceux qui l'ont faite. On pardonne beaucoup de petites choses, et même certaines peccadilles dont s'effarouchait fort naguère la morale bourgeoise à ceux qui se sont montrés dociles au « devoir » de tuer et d'aller à la tuerie.

Aux autres, on ne pardonne pas, à moins qu'ils ne se soient repentis à temps et qu'ils n'aient imploré la permission de se « réhabiliter » sur les champs de bataille.

Mais ces autres pourtant, n'ont-ils pas obéi aux sentiments les plus simples, les plus naturels ? Les uns n'ont pas voulu risquer les blessures et la mort au service d'une cause qui n'était pas la leur. D'autres, enchaînés par des liens de tendresse, n'ont pas voulu abandonner une famille chère, n'ont pas voulu se séparer d'une compagne tendrement aimée. Et d'autres encore, comme notre ami Barbé, comme notre ami Lecoq ont obéi aux sentiments les plus nobles, les plus magnifiques d'un homme puisse s'enorgueillir, ils ont obéi à leur conscience qui se révoltait contre les assassins collectifs, ils ont obéi à leur idéal, à leur amour de l'humanité en refusant de servir d'instruments aux gouvernements meurtriers.

Ceux-là ont droit, non seulement à notre sympathie, mais à notre admiration.

A tous ces déserteurs, à tous ces insoumis, à tous ces révoltés, Clemenceau, sa Chambre et son Sénat ont refusé la liberté. Ils l'ont fait avec d'autant plus d'aisance qu'ils savaient bien le peu de sincérité de ceux qui faisaient semblant de réclamer une plus large amnistie. Comment les élus socialistes, voteurs de crédits de guerre, comment les grands chefs de la C. G. T. complices de la guerre pouvaient-ils sérieusement demander quelque chose en faveur des victimes de leur abominable politique ? Grottesquement ils affectaient de réclamer pour ces infortunés, grâce, clémence, pardon. Le gouvernement savait bien qu'il n'avait rien à craindre de ces fautes, ils avaient d'ailleurs aux alentours du 21 juillet démontré surabondamment leur « volonté d'impunité ».

Pour nos amis embastillés, pour toutes les victimes de la répression militaire, ce n'est certes point grâce, clémence, pardon qu'il y a à demander. C'est nous qui avons des pardons à leur demander. Nous les avons laissés égarer. Et tandis qu'ils nous montraient par leur exemple la « voie » par laquelle il puisse être mis fin aux guerres, aux guerres et à toutes les atrocités autoritaires, celle du refus des obéissances criminelles, nous tous, ou presque tous, trop heureux d'être à l'abri du péril immédiat, beaucoup d'être protégés par un mauvais état de santé ou un surris d'appel, nous acceptions, parce qu'il faut bien vivre, de participer à tous les travaux exécrables qui excitent la guerre et sans lesquels la guerre n'eût pu continuer. Nous avons eu de bien lourds torts. Au moins tâchons d'en réparer une partie en n'abandonnant pas ceux qui ont été frappés, ceux qui vont l'être encore pour s'être conduits comme des hommes de cœur et de raison devaient se conduire.

Pierre RUFF.

LES ASSASSINS

Ils sont venus, parmi les révoltes.
Hanter mes nuits de cauchemars,
Armés de vieux tronçons de glaives,
Plus déguillés que trimards,
Pendant sur leurs ventres en loques,
Ils étaient sales, déshonorés,
Mes amis, les assassins.

Ces amoureux, tous de la Vie,
Tous ces beaux chanteurs de Soleil,
Que les meneurs de la tuerie,
Ont arrachés de leur sommeil,
Je les ai vus, près du ma porte,
La mort leur faisait bonne escorte.
Ils maudissaient les galonnés,
Mes amis, les assassins.

Ils maudissaient l'horrible haine,
Tous les bourgeois, leurs spadassins,
Et le sang coulant de leurs ceintures,
Sur leurs habits de fantaisies,
Leur donnaient des airs fantastiques,
Par tout espoir diaboliques,
Mes amis, les assassins.

Ils sont morts sous des mots de gloire,
Loin des leutes et sans un tombeau
Au champ d'honneur... (La belle histoire !)
Les yeux crevés par les corbeaux.
Ils sont couchés dans la prairie,
Où passa la Mort en furie
Sur tous les crânes piétinés,
Mes amis, les assassins.

Envoi

Princes, les peuples se soulèvent,
La nouvelle aurore se lève,
Pour venger les infortunés,
Tous nos amis assassinés.

Jehan, BROCARD.

POUR BARBÉ

Nous avons eu l'occasion de signaler les décisions de la loi dite d'amnistie. Ce qui vient de se passer à Clairvaux nous en donne une pénible raison de plus.

Notre camarade Alphonse Barbé vient d'être livré à l'autorité militaire.

On se rappelle que notre ami avait été condamné pour « complicité » dans la publication du numéro du *Libertaire*, contre la guerre, en juin 1917.

Pour ces faits, notre camarade s'est trouvé amnistié. On va voir de quelle ignoble façon cette amnistie lui fut appliquée.

Amnistié au greffe de la prison pour sa « libération », il fut appréhendé par deux gendarmes qui l'attendaient. La justice civile ne lâcha notre ami que pour le livrer à la justice militaire, qui s'apprêta à le poursuivre pour désertion.

Ainsi, le seul effet de l'amnistie, pour notre ami, sera d'aggraver affreusement l'emprisonnement, en le livrant à l'abominable régime des bagnes militaires.

Ce nous est d'autant plus un devoir de protester contre cette ignominie que Barbé n'a été et ne se trouve aujourd'hui au pouvoir de la justice militaire qu'en raison de sa courageuse participation à la propagande contre la guerre.

Pour son dévouement et son idéalisme, on entend le faire expier une seconde fois, et de quelle abominable façon !

Il sauver Barbé des griffes de la justice militaire, comme il faut sauver Lecoq, comme il faut libérer Lalou, Maurice Albert et Cottin et tous les exclus de l'amnistie ! Qu'on nous y aide ! LE « LIBERTAIRE ».

FÉDÉRATION ANARCHISTE

Grande réunion de propagande

Le Samedi 1^{er} Novembre, salle de la BELLEVILLOISE, 22, rue Boyer, Paris (20^e). Méro : Martin-Nadaud, à huit heures et demi du soir.

Sujet traité : DE L'ORGANISATION DE LA PROPAGANDE.

Orateurs : Sirolle, Veber, Génod, Lepetit Levéque, Loré.

Vu l'importance de cette réunion, qui sera le point de départ de toute l'action et propagande à engager par la Fédération anarchiste, nous ne saurions trop insister auprès des camarades de Paris et banlieue pour qu'ils y assistent nombreux.

Sont spécialement invités tous les lecteurs du *LIBERTAIRE*, tous les militants anarchistes et révolutionnaires.

Participation aux frais : 0 f. 25.

Action Anarchiste

Le reproche le plus courant fait aux anarchistes, c'est de manquer de programme positif, de planer dans les nuages.

Chacun connaît la beauté de nos principes, la sublimité de notre idéal ; tous admirent l'esprit de sacrifice des militants libertaires, mais ces mêmes camarades qui ont une sympathie si grande pour nos idées ne veulent pas venir grossir le noyau anarchiste.

Ils nous disent que notre but étant trop éloigné, ils préfèrent s'affilier à des partis plus pratiques, aux idées moins larges, au programme moins étendu, mais aux résultats plus faciles à atteindre.

Grossière erreur, car nous savons ce que valent ces groupements aux horizons étroits, aux doctrines plus terre-à-terre ; nous les avons vus choir lamentablement à tour de rôle dans un opportunisme de circonstance.

N'est-ce pas ce qui est arrivé au christianisme qui fut un mouvement essentiellement populaire d'émancipation et de solidarité ? Jamais il n'eut autant d'éclat qu'à l'époque de prosélytisme où ses fondateurs étaient traqués, persécutés.

En s'adaptant aux institutions établies, il tomba dans le plus grossier matérialisme. La République ne fut jamais plus belle qu'avant sa fondation.

Pendant la période de lutte qui précède son instauration, elle concentrait tous les espoirs des malheureux, des penseurs, des révoltés.

Nous connaissons son œuvre pratique.

Admirable aussi fut le socialisme quand ses militants luttèrent contre la réaction coalisée et qu'il inspirait ces audacieux prêts à tous les sacrifices.

Mais depuis, plus positif, il s'est rangé et est devenu une pépinière de politiciens, d'arrivistes.

Dernier venu, le syndicalisme groupa à son tour, tous les déçus de la Sociale, les révoltés de la misère, il symbolisa les rêves d'avenir des révolutionnaires.

Les jours difficiles sont passés et ses dirigeants plus pratiques cherchent à l'adapter à l'organisation sociale.

Voilà où conduisent les programmes positifs.

Après avoir été à l'avant-garde du progrès, tous ces partis se sont enlisés, cristallisés et sont devenus ou deviendront des barrières à l'évolution sociale.

Seuls, les anarchistes n'ont pas remis leur idéal, leur propagande est aussi vivace, aussi radicale qu'au début, et pour cette raison, ils voient se liguer contre eux tous les esprits pondérés, tous les fatigués du socialisme, tous les hommes pratiques de partis soi-disant révolutionnaires.

Ils savent que l'heure n'est pas sonnée de déposer les armes, car le but à atteindre reste aussi éloigné qu'au premier jour.

C'est que notre programme est de tous les instants, de tous les jours, il fait en quelque sorte partie de notre personnalité, puisqu'il est l'individu en action, la vie en perpétuelle transformation.

Que ce soit dans la famille ou à l'atelier, dans la rue ou à l'école, au champ ou à la caserne, notre besogne se poursuit sans interruption.

Réaction de l'individu contre le milieu, la philosophie anarchiste conserve sa souplesse, sa puissance d'attraction, grâce à l'intégration continue d'idées nouvelles dues aux découvertes scientifiques et morales de chaque époque.

De même que le savant voit s'agrandir le champ de ses investigations par la découverte de nouveaux instruments, de nouvelles lois, de même chaque découverte de l'esprit élargit le champ de nos conceptions d'avenir.

Est-ce à dire que nous faisons œuvre vide et creuse si pour aller toujours de l'avant, nous rejetons demain ce que nous défendons aujourd'hui, si nous démolissons ce qui était notre but la veille ?

Non, pas plus que le savant n'a fait œuvre inutile en reconstruisant de nouveaux problèmes à résoudre et en abandonnant les méthodes employées jusqu'alors.

Toutes les découvertes dont le génie des semblaient sont autant de matériaux qui rendent le présent moins pénible et meilleur ; autant de jalons qui l'aideront à se reconnaître sur la route de l'avenir.

Il en est de même pour les anarchistes. En apportant notre contribution d'efforts pour améliorer les rapports sociaux, nous débroyons le chemin pour de nouvelles aspirations.

Etudiant les causes de nos souffrances, nous en recherchons et en préconisons les remèdes.

Nous savons que le capitalisme est un moyen d'exploitation et nous luttons contre lui. Nous démontrons qu'il n'est qu'un système d'organisation qui doit disparaître pour faire place à un régime plus rationnel, plus humain.

Nous dénonçons les influences des religions, parce que nous savons que leur objet est de défendre l'oppression par le mensonge, l'ignorance, la résignation.

Nous combattons la famille dans ce qu'elle a de cruel, de suranné, parce que nous en constatons les effets dangereux pour ses composants.

Nous démontrons que les patries ne sont qu'une forme historique de l'évolution des sociétés et qu'elles sont destinées à maintenir l'asservissement des peuples.

Nous nous dressons contre l'Etat qui est chargé de défendre les privilèges d'une minorité aux dépens du grand nombre.

Nous luttons contre l'autorité qui fait de l'homme un joug pour l'homme et développons les idées d'entente.

Bref, nous nous révoltons contre tous les préjugés qui maintiennent l'individu

du dans l'esclavage, la misère et l'ignorance.

C'est dire si notre programme est vaste et grande notre besogne.

Hier, c'était contre la guerre que nous nous pressions, aujourd'hui, d'autres problèmes attirent notre attention, réclament notre activité : révolution russe, amnistie, élections...

Demain, de nouveaux événements surgiront pour lesquels de nouvelles méthodes seront nécessaires.

Sans vouloir assigner un stade à l'évolution, sans se risquer à décréter un système d'organisation ou disparaîtraient tous les antagonismes sociaux, on peut envisager les directives, les tendances générales vers lesquelles doivent s'opérer la transformation.

Si nous ne pouvons prétendre tracer un plan de reconstruction sociale, nous pouvons certifier que quelle que soit la forme nouvelle du régime social, il se rapprochera d'autant plus de nos idées anti-autoritaires que nous aurons semé largement le bon grain libertaire.

Mais en attendant que ces temps soient révolus, nous n'oublions pas que le problème qui domine notre pauvre humanité, celui qui se fait le plus pressant, c'est la question du pain.

Nous connaissons trop la gêne, parfois la misère pour laisser cette revendication.

Nul plus que les anarchistes ne luttent pour améliorer leur situation. Ils s'unissent à leurs camarades de travail pour l'obtention d'avantages qui rendent l'existence plus supportable ; mais ils oublient, en revendiquant, de montrer à leurs frères de misère que les réformes ne sont pas un remède à leurs maux. Et vous dites, camarades, que nous n'avons pas de programme.

Je dirai qu'il est plutôt surchargé et qu'il a besoin de toute l'activité, de toute l'énergie des anarchistes pour le réaliser.

Nous ne connaissons jamais les gros bataillons, car notre groupement ne crée ni prébende, ni sécurité qui attirent tant de militants aux autres partis.

C'est en lui-même que le libertaire doit trouver la satisfaction de sa propagande, le plaisir de l'action, certain que son effort n'est jamais perdu et qu'en fin de compte ce sont ses idées qui dominent, qui entraînent les masses à la recherche d'un meilleur avenir.

Laissons à leurs conceptions positives les fatigués de la sociale, les flagorneurs de miséreux, les politiciens de tout acabit.

Combattions sans répit toutes les idées autoritaires qui permettent à quelques individus de commander les autres, de disposer de leur liberté, de se croire des surhommes, de créer un parasitisme.

Pour cette œuvre, groupons-nous ; organisons-nous pour développer partout nos idées d'affranchissement et de liberté intégrales.

FRANÇOIS.

OUVRIÈRES ! EMPLOYÉES !

L'Association Ouvrière de Couture a ouvert ses ateliers.

Vous y trouverez des TAILLEURS, MANTEAUX, ROBES, de coupe élégante à des prix modiques.

L'ASSOCIATION OUVRIÈRE de COUTURE est située : 18, cité Trévise.

(Métro Cadeau. — Nombreux autobus)

GRUPPE DE BEZONS REUNION PUBLIQUE

Le Mardi 4 Novembre (Casino du Pont) POUR L'AMNISTIE

Orateurs : Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

Sirolle, Le Meilleur, Veber

LE SAMEDI 8 NOVEMBRE A HUIT HEURES ET DEMIE DU SOIR
Salle des Fêtes de la Bellevilloise
23, rue Boyer (20^e). Métro Martin-Nadaud

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE (Privée)

Organisée sous les auspices du LIBERTAIRE, pour la parution bi-hebdomadaire

Programme choisi, varié et attrayant
ONT PROMIS LEUR CONCOURS :

D'Avray, Guérard, Coladani,
Clouys, Fernand Jack, G. Willocq,
Moulet, Paillette, Temis and Partnain.

Rachel Le Noël, Luce Parmetta,
Marcelle Borie, C. Andrée.

PRIX D'ENTREE : 1 fr. 50. — On trouve des cartes au bureau du journal.

La Femme et la Guerre

La revue *'Action d'Art'*, publiée sous le titre *'Femmes Patriotes'*, un article très anti-féminin. L'auteur réédite les idées de Proudhon et aucune sorte de femmes ne trouve grâce devant lui ; la ménagère est stupide ; la femme instruite, précieuse et bête ; toutes sont folles. Etrange espèce que l'humanité dans laquelle un sexe tout entier se trouve frappé d'aliénation mentale.

Le gros reproche adressé aux femmes, c'est de ne pas avoir empêché la guerre, de l'avoir aidée même, dans la mesure où on les a laissées faire.

J'ai déjà lu et entendu ce genre de critique, il part, à mon avis, de données tout à fait fausses.

On a-t-on vu dans l'histoire humaine que les esclaves galvanisés d'un coup par le feu, se soient levés magiquement, décapitant leur servitude comme une vieille peau, pris la tête d'un mouvement et imposé leur volonté à leurs maîtres de la veille ?

Les esclaves ne peuvent que suivre, ils ne précèdent pas.

La femme est opposée par nature à la guerre. Sa faiblesse lui fait redouter la violence ; capable de médire, de calomnier, elle répugne à verser le sang ; pour qu'elle tue, il faut que la passion la mette dans un état tout à fait anormal.

Si elle avait pris part, à côté des hommes aux affaires publiques, les guerres n'existeraient plus depuis longtemps ; la femme est mère. Alors même que, à tort ou à raison, elle assiste sans trop de regret au départ du mari, elle tremble pour le fils. Que d'angoisses dans la tuerie dont nous sortons, quand une lettre attendue n'arrive pas. Les bourgeois assaillants les gouvernants pour tacher de faire embusquer le pauvre petit, les ouvriers essayant de se débrouiller à pour faire entrer le gaz dans une usine ; celles qui ne pouvaient rien, vivaient dans des trances perpétuelles.

Quiconque a vu comme moi les scènes déchirantes de la gare de l'Est en 1914, lors du départ des mobilisés, ne l'oublie pas.

Mais c'est l'homme qui fait les guerres ; il dit à la femme que leurs horreurs sont nécessaires, dans un intérêt supérieur qu'elle ne peut comprendre. Ses larmes, ses désespoirs, il les lui présente comme des faiblesses inhérentes à son sexe ; il lui dit que ces faiblesses sont condamnables et qu'il faut les surmonter.

La femme accepte ; mise en tutelle, elle se croit elle-même inférieure et elle pense que la guerre doit être inévitable, puisque les hommes l'affirment.

Si on reproche aux femmes leur belléisme, que dire des hommes, des ouvriers surtout qui n'avaient dans la guerre que la mort à récolter ? Ils ne sont pas mis en dehors de la vie civile, eux, les affaires du pays sont leurs affaires, ils sont le peuple souverain !

Et bien ! ne le lui avait-on pas assez dit à ce peuple souverain, pendant un demi-siècle et plus dans des milliers de réunions, de brochures, de volumes, c'était stupide de se laisser conduire à l'abattoir pour les intérêts des dirigeants ? Rien n'y a fait, il est allé se faire tuer une fois de plus au grand désespoir des propagandistes sincères.

Le mal est fait et les récriminations ne serviraient à rien. Les femmes ne sont pas coupables, elles n'ont fait que suivre, dans leur ignorance, un mouvement qu'elles n'ont pas dirigé. Il ne faut pas les injurier, il faut les instruire. Leur dire que les affaires publiques n'ont rien de mystérieux, que tout compte les hommes, elles ont droit de voir, clair dans des choses qui sont aussi leurs choses à elles.

Les bourgeois font scintiller devant leurs yeux les grands mots : la patrie victorieuse, le courage nécessaire, le devoir de l'épouse et de la mère française. Il faut leur montrer sous les beaux mots, la laide réalité, les intérêts mesquins et égoïstes sous les idéalismes menteurs.

La femme esclavée et ignorante fait chorus à la guerre ; la femme instruite et affranchie, méprisant les armées, se sent de toute sa volonté pour la rendre impossible.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

Doctoresse PELLETIER.

se former, ou l'est, n'a absolument rien des qualités que nous venons d'énumérer... au contraire ! Il s'est justement créé pour combattre tout ce qui est foncièrement honnête, tout ce qui œuvre pour créer un monde dans lequel la canaille d'en haut et d'en bas n'aurait plus de raison d'exister.

Dans ce parti il y aura de tout, excepté des honnêtes gens, au sens vrai du terme.

Il y aura des financiers habitués des coups de bourses ruineurs des bas de laine.

Il y aura des industriels, voleurs de leurs ouvriers ; hommes, femmes et enfants, voleurs de leurs clients. Profiteurs de la mort vamps de la princesse.

Il y aura des mercantis, des Bolo, des Humbert, des Hervé.

Il y aura des rasta, des aquales colorés, genre Tardieu. Bandits de la pire espèce, mangeant de l'indigène, rognant la métropole.

Il y aura des magistrats, larbins des puissances d'argent, ne jugeant pas, mais distribuant la « Justice » par ordre ou complaisance.

Il y aura des curés, des évêques, professionnels du mensonge, spéculateurs de la croyance, sorciers enjuponnés, marlous du sentiment.

Il y aura leurs clients attirés, vieilles caïnes en rupture de trocristes, devenues des « dames » grâce aux miches sévères qui leur fient un sort.

Enfin il y aura tous les Hervé, ramassés de vendus, de traîtres, de renégats, bêtes puantes des marais sociaux.

Voilà le Parti des honnêtes gens ! Tous grands patriotes. Comment donc !... Sans patrie, plus d'armées, plus de haïnes à entretenir pour les « nettoyages » populaires futurs.

C'est le Parti de la canaille dorée, de tout le vilain monde qui tente le grand effort dans l'espoir de sauver l'égout social qui les fait vivre grassement sans travailler.

Les révolutions de l'est leur font avoir la chair de poule, et la révolte gronde partout ! Le bolchevisme, la socialisation des moyens de production ! Plus de maîtres, plus de serfs salariés, plus d'oisifs ni de parasites. Le travail pour tous les valides, la table pour tous ! Voilà « l'horreur » que les « honnêtes gens » ne voudraient pas voir.

Et ils appellent à leur secours les von der Goltz, les von Kluck, les Hindenburg et tous les Scheidemann ; affreux ennemis d'hier, aujourd'hui des sauveurs.

Et ils marchent, « les brutes, les barbares », les sans-paragraphes, les menteurs ! Ils marchent les canailles « bêtes », parce que leurs intérêts de castes et de classes sont les mêmes que les intérêts de nos (rapules) à nous.

Tout ce sale monde marche ensemble, sans scrupule, contre le fameux « droit des gens » ! Vous savez ce droit, dont on nous a tant rabâché que les Allemands s'assayaient dessus !

Et toi, Popolo, en face de cette Sainte-Alliance, que fais-tu ? Tu attends les élections. Tu supprimes le prix du pinard. Des Russes et de leur mouvement tu t'en fous.

Les bourgeois, la crème des honnêtes gens, ne sont pas si bêtes que toi. Ils comprennent que tous les mouvements sociaux qui se produisent, n'importe où, les intéressent. Ils sont instruits, tu ne l'es pas, et tu ne fais rien pour l'être.

Ils ont la force qu'ils puisent à même la veulerie, ton idiot ! mentoutisme. Seul ton « bide » quand il est trop lâché, le fait marcher.

Attends, après les bulletins de vote, il y aura les feuilles de contributions. C'est à ce moment que tu sentiras le poids de la vie hors de prix, que tu comprendras la situation dans laquelle l'arabie placée le Parti des honnêtes gens !

V. LOQUIER.

Propagande patronale ou propagande ouvrière ?

Il paraît que le besoin d'une Revue du Travail se faisait sentir. Et c'est le grand travailleur Pierre Dumas, le permanent de la Fédération de l'habillement, qui s'est mis en tête de combler cette lacune. Dans une langue circulaire qu'il a pondue à cet effet, il dit entre autres :

« ... A une heure où la vie de la nation — et de l'Europe entière — dépend surtout du plus ou moins de production qui sera possible, jusqu'à l'ouvrier paysan, n'est-ce pas une tâche essentielle que celui qui produit, le travailleur, se préoccupe non seulement d'augmenter son gain, mais encore de découvrir et de faire adopter les méthodes propres à rendre la production plus rapide et plus nombreuse. »

La réplique est donnée par le Comité syndical d'action formé par les syndicats parisiens des Métiers, dans un tract qu'il vient de répandre pour s'élever contre la tentative des patrons de s'élever à la journée de dix heures :

« Comment accepter, sous défiance, les affirmations sur les exigences de la production, quand nous savons que des milliers de machines-outils sont libres dans les usines et qu'il y a partout en permanence un bataillon de chômeurs cherchant en vain le nécessaire à leur existence ? »

« Franchement, est-ce qu'on n'est pas en droit de se demander si tous ces pormois ne sont pas payés par les patrons pour faire la vilaine besogne qu'ils font ? »

« Produisons, surproduisons même, je veux bien, mais en société communautaire libérale, mais après avoir exproprié les possesseurs, jusqu'à l'ouvrier paysan, n'est-ce pas une tâche essentielle que celui qui produit, le travailleur, se préoccupe non seulement d'augmenter son gain, mais encore de découvrir et de faire adopter les méthodes propres à rendre la production plus rapide et plus nombreuse. »

« La réplique est donnée par le Comité syndical d'action formé par les syndicats parisiens des Métiers, dans un tract qu'il vient de répandre pour s'élever contre la tentative des patrons de s'élever à la journée de dix heures :

« Comment accepter, sous défiance, les affirmations sur les exigences de la production, quand nous savons que des milliers de machines-outils sont libres dans les usines et qu'il y a partout en permanence un bataillon de chômeurs cherchant en vain le nécessaire à leur existence ? »

« Franchement, est-ce qu'on n'est pas en droit de se demander si tous ces pormois ne sont pas payés par les patrons pour faire la vilaine besogne qu'ils font ? »

« Produisons, surproduisons même, je veux bien, mais en société communautaire libérale, mais après avoir exproprié les possesseurs, jusqu'à l'ouvrier paysan, n'est-ce pas une tâche essentielle que celui qui produit, le travailleur, se préoccupe non seulement d'augmenter son gain, mais encore de découvrir et de faire adopter les méthodes propres à rendre la production plus rapide et plus nombreuse. »

« La réplique est donnée par le Comité syndical d'action formé par les syndicats parisiens des Métiers, dans un tract qu'il vient de répandre pour s'élever contre la tentative des patrons de s'élever à la journée de dix heures :

« Comment accepter, sous défiance, les affirmations sur les exigences de la production, quand nous savons que des milliers de machines-outils sont libres dans les usines et qu'il y a partout en permanence un bataillon de chômeurs cherchant en vain le nécessaire à leur existence ? »

« Franchement, est-ce qu'on n'est pas en droit de se demander si tous ces pormois ne sont pas payés par les patrons pour faire la vilaine besogne qu'ils font ? »

« Produisons, surproduisons même, je veux bien, mais en société communautaire libérale, mais après avoir exproprié les possesseurs, jusqu'à l'ouvrier paysan, n'est-ce pas une tâche essentielle que celui qui produit, le travailleur, se préoccupe non seulement d'augmenter son gain, mais encore de découvrir et de faire adopter les méthodes propres à rendre la production plus rapide et plus nombreuse. »

« La réplique est donnée par le Comité syndical d'action formé par les syndicats parisiens des Métiers, dans un tract qu'il vient de répandre pour s'élever contre la tentative des patrons de s'élever à la journée de dix heures :

Pour la Défense des Anarchistes

Entrons d'abord dans la définition du mot, afin d'en démontrer l'interprétation fautive et son application erronée.

Anarchiste, d'un dérivé de l'adjectif anarchiste, veut dire, dans le beau dialecte attique : commandement.

La signification de ce mot dans l'idiome gaulois, cet idiome imparfait et restreint, est : désordre.

Quelle est la corrélation philologique de ces deux termes ? Nul philologue de bon sens n'essaierait d'en tenter la démonstration. Comment est-on arrivé à l'interprétation erronée ? C'est ici un beau tour, une escrime due à l'habileté, ou une erreur du grammairien ignorant, auteur d'une antinomie.

Dans l'idiome qui sert ici de véhicule idéologique, parmi les figures qui servent à donner aux mots une signification étrangère à leur sens propre, se trouvent les tropes, et, parmi le groupe des tropes, la métaphore, laquelle sert, précisément, à détourner le sens d'un vocabulaire.

C'est donc au moyen de cette figure que l'on a faussement interprété le mot anarchie ou commandement, qui flatte l'orgueil des puissances établies, et qu'on lui a donné le sens de désordre, qui les effraye ; qu'elles blâment ou qu'elles réprouvent, selon son action militante effective ou spéculative.

C'est également d'après cette fautive interprétation que se forme la connaissance d'une doctrine, et c'est encore d'après cette conception erronée que s'accro

EN ITALIE

LE QUOTIDIEN ANARCHISTE

Au 15 octobre, plus de 100.000 francs ont déjà été recueillis pour le quotidien anarchiste. Dès maintenant, donc, les dispositions sont prises pour que cet organe paraisse dans la première quinzaine de novembre. Les difficultés matérielles considérables se sont présentées. Les imprimeries de Milan, assez mal outillées, étaient peu disposées à faire le journal et demandaient des prix exorbitants. Un imprimeur s'offrit, pour un prix raisonnable, se chargeant du travail, mais à la condition qu'on lui fournît une relative.

Les camarades se mirent à la recherche de la machine et eurent la chance d'en découvrir une, à Trente, au prix exceptionnel de 50.000 francs. Cette somme fut couverte par quatre ou cinq amis fortunés. La machine est actuellement en route pour Milan. Il ne reste plus qu'à acquiescer par les mêmes moyens une linotype pour que l'existence du quotidien anarchiste soit matériellement assurée.

Le journal sera sans annonces. Il paraîtra alternativement du deux et quatre pages, au moins dans les débuts, il ne sera l'organe d'un parti, d'un groupe, d'un clan exclusiviste, mais l'interprète libre et sincère de tout le mouvement italien et international.

Malatesta a accepté la direction éventuelle du quotidien. Mais Malatesta est à Londres, retenu prisonnier par les gouvernements anglais, français, allemands, qui ne le laissent pas aller. Les camarades italiens, qui le tiennent éloigné, la classe ouvrière aura le dernier mot dans la lutte qu'elle mène pour le retour de Malatesta.

L'Union syndicale italienne a entrepris la vaste campagne d'agitation. Une première grande manifestation nationale a eu lieu à Bologne le 19 octobre. Tout porte à croire que l'agitation entreprise sera irrésistible.

LES JEUNESSES

Les Jeunesses anarchistes et syndicalistes ont manifesté l'intention de fusionner et de former une « Union des Jeunes de la Jeunesse rouge » ou « Union des Jeunes révolutionnaires italiens ».

Il n'y aurait pas de Comité central, mais un Comité de correspondance, comme à l'Union des anarchistes italiens. Les groupes seraient autonomes. La cotisation des groupes à l'Union serait établie selon le nombre de leurs membres.

Dans chaque groupe, des cotisations individuelles sont perçues sans qu'il y ait de cartes, comme cela se pratique à l'Union des anarchistes. Un journal sera édité qui sera le porte-parole de toutes les tendances des Jeunes.

Il s'agit là d'une proposition du groupe des Jeunesses syndicalistes anarchistes de Turin ; adresse, J. Rusino, 32, rue Masséna, à Turin.

GROUPE ET CONGRES

A Borgo-Valterra, un groupe « Bruno Filippi » a été fondé. Les camarades, aux Unions provinciales et nationales, Bruno Filippi est un jeune militant qui fut tué par l'écroulement d'une bombe qu'il destinait aux bandits capitalistes.

Le groupe des Jeunesses de Modène a décidé de recueillir et d'éditer tous les écrits de Bruno Filippi.

Pour avoir la brochure, écrire à Rivoluzione Gilioli, 6, via Scarpe, Modène.

A Reggio-Calabria, les étudiants socialistes, syndicalistes, anarchistes ont constitué un groupe des étudiants révolutionnaires « Kurt Tinner », adhérent à la Ligue italienne des étudiants révolutionnaires ; adresse, Camera del Lavoro, piazza V. 2, Reggio-Calabria.

A Pontremoli, un bi-mensuel anti-étaliste va paraître, 1 Rebelli (Les Rebelles). Abonnement : 6 mois, 2 francs ; un an, 4 francs. Adresse : Giovanni Romiti, via Cavour, Pontremoli.

ECHOS DU CONGRES SOCIALISTE

Un collaborateur de Volontà écrit à ce propos de ce Congrès :

« Plus d'un maximaliste l'a dit dans ce Congrès : « Nous sommes trop ! Il y a trop, les réformistes et les orthodoxes » qui ont occupé le maximalisme par ce « portinisme électoral ». Le maximalisme est, dans l'air, le peuple y tend et les candidats l'acceptent, l'attirant dans la trappe électoraliste. Ils pensent ensuite, quand ils seront à Montecitorio (le Palais-Bourgeois italien) à l'interpréter de façon réformiste.

« Les résolutions du Congrès ont pourtant leur importance, à notre point de vue, sur trois points :

1° Dans le fait de reconnaître comme dépassés par les événements le programme du Congrès de 1922.

2° Dans l'affirmation d'avoir recours à la violence nécessaire pour la Révolution ;

3° Dans l'affirmation que les organisations d'oppression bourgeoise : Etat et tous ses rouages, ne peuvent en aucune manière se transformer en organismes de libération du prolétariat.

« Nous, anarchistes, desquels les socialistes se séparent en 1922, précisément parce que nous soutenons ce qu'aujourd'hui ils reconnaissent eux-mêmes comme étant la vérité historique et expérimentale, nous prenons acte de ces résolutions qui nous donnent raison.

« Il reste aux socialistes à passer de la théorie à la pratique. Mais nous voyons déjà les bonnes intentions de s'orienter dans la voie révolutionnaire anti-étaliste, neutralisées, contrecarrées par le vieil esprit électoral qui demeure et qui fait que les socialistes s'accrochent aux élections comme à l'unique à son rocher. Et cela fait du triomphe du maximalisme, le triomphe de l'équivoque !

« De nouveau dans ce Congrès après environ 40 ans, s'est affirmée une minorité socialiste abstentionniste et anti-parlementaire avec Bordiga et Verdura. Nous ne savons pas si les 500 socialistes de cette tendance résisteront, mais nous ne croyons pas nous tromper en prophétisant qu'ils ne réussissent pas à entraîner leur parti et que, ou bien par discipline ils retourneront aux urnes, ou bien l'implacable logique d'action unitaire les en fera expulser.

« Nous avons appris depuis que c'est la première hypothèse qui a été la bonne.

Dans les bagues militaires

De lettres de camarades continuant à nous parvenir nous signalant des faits abominables, monstrueux, qui s'accomplissent à l'ombre du drapeau tricolore auréolé par la victoire.

Il semblerait que la guerre n'a fait que rendre plus féroces, parce que plus assurés de l'impunité, les misérables brutes à âmes de bourreaux que la République bourgeoise recroqueville au bas de l'échelle sociale, pour l'accomplissement de ses crimes.

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Voici quelques échos qui nous viennent d'un bagne orléanais. Le témoin est un de ces malheureux soldats qui ont été condamnés à dix et vingt ans de travaux publics, un de ceux qui étaient en droit de compter sur l'amnistie et qui ont vu cet ultime espoir leur échapper par suite de l'avachissement du peuple.

Il écrit de Bossuet (Oran) à ses parents : « Je constate, le cœur ulcéré, que plus je vous demande de m'écrire souvent, et moins je reçois de lettres. Vos lettres me sont volées. Je profite de mon séjour à l'hôpital militaire pour vous écrire, car vous ne pouvez pas être si occupé de vos lettres que de ne pas m'en écrire. »

Echos et Ganes

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS

Décidément les idées d'acant-gard font leur chemin. A preuve, cette conversation à l'école, par deux marmottes — conversation rigoureusement authentique, sinon dans la lettre du moins dans l'esprit :

— Qu'est-ce que c'est, toi ?

— Moi, j'ai socialisme-anarchisme.

— Tiens ! moi aussi !... Et tu vas aux balades, des fois ?

— Oui, avec mon père, à Garches. Même qu'il a des drapillons rouges.

— Moi aussi, j'ai à Garches, mais c'est drôle, j'ai jamais vu. Et avec nous y a pas de drapillons rouges... Mais dis donc, tu connais la mère ?

— Non !

— Ah ! alors, t'as p'têt socialisme... Mais t'es pas anarchiste !...

— Authentique, vous dis-je ! Et irréfragable !

FAUT-IL PLEURER ?

Non, sans doute ! Mais cela nous est une preuve nouvelle de la nocivité des candidatures et, par anticipation, du parlementarisme.

Nul, même parmi les candidats que l'on pourrait croire les plus sérieux et les plus intéressés, n'échappe aux lous corrompus et corrompues de l'électoralisme.

Exemple : Rapport nous avait donné une suite d'articles remarquables, dans le Journal du Peuple sur les Préliminaires de la Révolution mondiale. Rapport, le candidat fait maintenant dévier son étude sur le terrain des élections.

Fausse route, mon vieux Rapport ! Les élections, leurs moyens, leur but même, sont la contrepartie, tout le contraire de la Révolution.

Non, ne pleurons pas ! Mais ne rions pas davantage. C'est triste...

SINCERITE !

De l'Intransigeant, parlant des candidats du « Bloc National » dans la première circonscription de Paris, cette appréciation savoureuse :

« Une liste est établie qui comprend avec les députés sortants, des hommes connus pour la sincérité de leurs convictions. Inutile de connaître les noms, n'est-ce pas ? La sincérité de ces hommes-là ne peut être inférieure à celle des noms du trop fameux « Bloc » ; Hervé, Zévaloff...

ABSTENTIONNISTE

Le citoyen Bernard Leache paraît vouloir nous à boutir le crâne « quand » le Journal du Peuple, il nous présente un anti-parlementaire peu farouche qui se déclare prêt à voter pour certains candidats.

Cet abstentionnisme de pacotille semble bien nous avoir été « servi » pour les besoins d'une cause que nous persistons à croire mauvaise.

Et puis, le vote des anti-parlementaires, c'est un non-sens, quelque chose comme le cul-de-jatte devenu coureur à pied. Le vote des anti-parlementaires que nous sommes considérons précisément d... ne pas voter et à dire pourquoi.

Un abstentionniste conscient, en ne votant pas, refuse de reconnaître le régime et l'Etat qu'il veut voir disparaître. Il préfère garder avec lui, pour une œuvre autrement féconde, ses camarades de valeur, plutôt que de les envoyer s'engager dans un milieu où, fatalement, le plus « pur », le plus sincère sera dans l'impossibilité absolue de faire des engagements, quand il ne sera pas amené à les trahir.

BOUCHEZ-VOUS LE NEZ ET CHOISISSEZ ! La nouveauté nous a saisis, inopinément, quand nous sommes allés dans les relents de la basse cuisine électoraliste mijotée dans les coulisses de la Fédération socialiste de la Seine. Des efforts pour repêcher les élus gâtés indésirables.

Longuet, cet « extrémiste de la conciliation », n'a pas déployé une énergie pareille pour sauver la Révolution Russe. Ah ! non, la solidarité internationale n'est pas un vain mot. C'est un fait, hélas ! et combien éloquent.

Qu'on ne vienne plus nous dire, désormais, que le Parlement est un moyen, rien qu'un moyen ! C'est faux ! C'est un but ! Il faut le briser ! Les politiciens socialistes tiennent de nous en administrant la preuve irréfragable.

Que les dégoutés se bouchent le nez et choisissent une voie nouvelle. Elle existe et s'appelle, croyons-nous : Fédération anarchiste !

AVEU

Celui-ci a échappé sûrement à la plume de son auteur, à l'âge s'en mordre les doigts et briser son style.

Celui dans l'humanité du 29 octobre : « Notre numéro spécial contre le Bloc de la Russie, déjà aux trois quarts affirmé... »

« ...aux trois quarts affirmé » et l'humanité, le Parti Socialiste s'en aperçoivent déjà !

Mieux vaut tard que jamais. D'accord ! Mais, tout de même, les « frères héroïques »

de Russie » ont eu tout le temps de méditer sur la valeur de la solidarité internationale... des parlementaires socialistes.

SOYEZ SÉRIEUX !

De même qu'il faut voter, paraît-il, pour sauver la Révolution Russe, il faut s'armer du bulletin de vote pour obtenir l'amnistie.

De qui se moque-t-on, vraiment ? Des électeurs ou des bourgeois qui crévent en prison ?

Ceux qui préconisent de tels moyens sont bien payés, cependant, pour être flics sur leur valeur. L'amnistie, ça ne se vote pas ! On l'exige, on l'impose ! Et les politiciens qui usent les énergies populaires pour de tels mirages sont bien coupables, pour ne pas dire bien canailles.

CYNISME OU INCONSCIENCE ?

Il ne semble pas exagéré de poser cette question quand on lit, dans l'Humanité, certains échos d'un sale adjudant devenu capitaine cherchant des noisettes à un pauvre sergent qu'il arrive à faire passer de son grade. Il est désolant de lire cette conclusion du journal socialiste qui présente ainsi le résultat de l'opération : « C'est l'adhésion d'une nouvelle recrue à l'armée de l'antimilitarisme ».

Non mais, des fois ! Est-ce que l'Humanité ne se paie pas de la tête de ses lecteurs, par hasard ?

Dans cette maison où l'on accueille à bras ouverts jusqu'aux généraux, dans ce Parti qui s'est glorifié sans pudeur de l'action guerrière militante de ses membres (voir la note de guerre de l'Humanité) : Les socialistes au combat, dans ce Parti qui, par degrés, depuis les capotages jusqu'aux officiers supérieurs, se ramassent à la pelle, dont les membres sont les chamarrés d'insignes et de décorations militaires, dans cette boutique-là, on a fait, en vérité, de fabriquer des antimilitaristes...

On est tout de même pas antimilitariste, aussi facilement que l'on est électeur !...

RENSEIGNEMENT, S. V. P.

Le ministre de la Justice vient d'adresser aux procureurs généraux une circulaire par laquelle il les informe qu'un nouveau délit a été créé, celui de la spéculation sur les lois. Suivent des instructions sur la répression des faits de spéculation.

Une petite question, Monsieur le Ministre. Parmi vos procureurs et vos juges chargés d'appliquer cette loi, combien y en a-t-il qui ne sont pas propriétaires et combien le sont ?

Après réponse, il y aurait peut-être moyen de causer !

LE GLANEUR

LA GRANDE IGNORÉE

Il y a quelques années, le docteur Randon groupa, sous le titre « Les Maladies populaires », trois grands fleaux de l'humanité — ou plutôt des sociétés modernes : tuberculose, alcoolisme et maladies vénériennes.

La dernière des guerres « a accru les maux de cette affreuse trinité, a accru le fléau de la syphilis. Dans tous les hôpitaux de l'arrière, le pavillon des vénériennes regorgeait de malades, souvent même en attendant dans les pavillons adjacents. Qui ne se rappelle ces engorgements de malades, soldats vétérans convalescents, gardés à vue dans leurs promenades par des gendarmes ? Coupons court, il y aurait trop à dire...

De tout temps d'ailleurs, la guerre a occasionné une recrudescence de syphilis : relisez Candide, et vous verrez ce que, voici deux siècles, propageaient déjà les héros. « Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets », hélas !

Avons-nous, en France, des statistiques de la progression du fléau pendant la gloire ? Si elles existent — et si elles existent, elles sont dans une manière sérieuse... — je doute qu'elles parviennent à être publiées : « Ce serait indigne, n'est-ce pas ? alors que nous avons la Victoire ! »

Il se pourrait aussi que, nos statistiques mises en regard de celles des autres nations, nous révélât le record du pourcentage de malades, de la France victorieuse, dont, pour ma part, je ne doute point.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui se traduit par : comment tu sais que tu es un menteur.

Les Etats-Unis, eux, livrent leurs statistiques au public : The American Social Hygiene Association (qui a son siège 105 West 40th Street, New-York City) vient d'établir Standard Statistics of Prostitution, Gonorrhea and Syphilis. Le numéro d'aujourd'hui de son organe mensuel, The Social Hygiene Bulletin (même adresse, abonnement pour un an : 50 cents) est entièrement consacré aux maladies vénériennes ainsi que celui de juillet. La même association vous adressera gratuitement des tracts et brochures d'information sur les maladies vénériennes. Ces publications sont rédigées à l'intention du grand public, de la masse ignorante : à cet effet, il s'agit de frapper brutalement l'imagination du lecteur. C'est ainsi que j'ai entre les mains une brochure intitulée : How you know you're a liar, ce qui

